

INTRODUCTION

CÉCILE BROCHARD ET ANNE GOURIO

Entre inscription et effacement, rêve de pérennité et labilité, un état particulier de la matière, la poussière, concentre les paradoxes engagés par toute réflexion sur la matérialité poétique. À la limite de l'immatérialité, la poussière inscrit en effet le poème dans le monde de l'ambiguïté, de la frontière, du seuil, la matière dispersée pouvant tout aussi bien signifier l'anéantissement par la pulvérisation que la dissémination fertile. Cette ambiguïté de l'imaginaire pulvérulent se double d'une équivocité de l'expérience, entre visible et invisible, présence et absence, matérialité et immatérialité, physique et métaphysique. Bachelard a montré que l'expérience de la poussière met l'homme « sur le chemin d'une connaissance de l'impalpable et de l'invisible¹ » : contrairement aux thèses bergsoniennes qui font découler notre organisation verbale et intellectuelle de notre expérience usuelle d'un monde de solides aux caractéristiques géométriques, l'expérience de la poussière, tantôt invisible tantôt perçue dans un rai de lumière, ne relève plus du monde géométrique mais du monde chimique et métaphysique.

Cette observation d'un « *passage à la limite*² », qui fait de la poussière l'état (méta)physique de l'entre-deux, s'enrichit d'un statut élémentaire ambigu : la poussière est-elle terre décomposée, cendres, vapeur ? La symbolique joue de l'équivocité selon qu'il s'agit : d'une poussière terreuse, image de la lente décomposition et de l'ensevelissement ; des cendres nées d'une catharsis fulgurante par le feu ; de l'eau en suspension, vapeur, brouillard opacifiant ; de la matière dispersée par l'air, dissémination qui peut être fertile comme les vents de sable d'Afrique fertilisant l'Amazonie, mais aussi asséchante, comme les vents qui soufflent sur les morts déposés au sommet des tours du silence. Les rites funéraires témoignent parfaitement de ces variations symboliques où la poussière produite par l'ensevelissement,

1. BACHELARD Gaston, *Les Intuitions atomistiques. Essai de classification* (1933, 1975 pour la 2^{de} édition augmentée), Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2016, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 49.

la crémation ou l'assèchement permet l'expérience d'un « espace-temps tiers entre être et néant », un « espace de la séparation qu'institue l'imaginaire³ ».

Si la poussière offre une lecture métaphysique si riche, c'est aussi que l'imaginaire occidental la dote d'un sens sacré qui la relie consubstantiellement à l'homme, et déploie sa portée philosophique et métaphysique à l'échelle individuelle et collective. C'est l'âge baroque qui en fait l'image de la vanité et de la précarité de l'existence humaine ; c'est aussi, trois siècles plus tard, Paul Valéry lorsqu'il écrit, devant l'apocalypse subie par l'Europe, que « toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose⁴ », tandis que T.S. Eliot déploie peu après sa *terre vaine* dans ce même horizon : « *I will show you fear in a handful of dust*⁵. » Des tragédies du xx^e siècle (« Au lendemain de la Libération, la poésie est hantée de matières désagrégées⁶ ») à leur réactivation aujourd'hui dans un contexte de péril écologique, les facteurs historiques ou environnementaux ont aiguïé l'essor de ce réseau d'images : les cendres et le « sable des urnes » (Celan) ont saisi la conscience collective. Au même titre que le spectre analysé par Jacques Derrida, les poussières semblent exprimer poétiquement une « logique de la hantise », une « hantologie » visant à « rendre présents⁷ » les restes, quitte à refuser dans le même temps à la poésie toute possibilité testimoniale⁸.

Ces enjeux se colorent d'une teinte politique dans les littératures extra-européennes qui réclament un héritage bafoué par les colonisations. Dans la poésie hispano-américaine par exemple, la poussière est indissociable des territoires et des identités que les poètes cherchent à construire. C'est le jeu avec la tradition poétique des sonnets qui innerve les *Cien sonetos de amor* de Pablo Neruda : « *Polvo en el trigo, arena en las arenas, / el tiempo, el agua errante, el viento vago / nos llevó como*

3. PIERRON Jean-Philippe, « Rites funéraires et poétique des éléments : une métaphysique de la poussière? », *Études sur la mort*, 2002/1, n° 121, p. 73-83, [https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2002-1-page-73.htm], consulté le 30/06/2022.

4. VALÉRY Paul, *La Crise de l'esprit* (1919) dans *Œuvres I*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1957, p. 988.

5. ELIOT Thomas Stearns, *La terre vaine et autres poèmes*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points », 1976, p. 62. Traduction : « Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussière ».

6. MATHIEU Jean-Claude, *Écrire, inscrire. Images d'inscriptions, mirages d'écriture*, Paris, Corti, Les Essais, 2010, p. 610.

7. DERRIDA Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1993, p. 30-31.

8. Voir « Aschenglorie » de Paul Celan, qui se termine sur ces vers : « Personne / ne témoigne pour le / témoin. », Paul CELAN, *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie / Gallimard », 1998, p. 263.

*grano navegante*⁹. », écrit le poète à Mathilde, et l'on perçoit d'emblée combien l'amour heureux partagé avec l'amante, Araucane confondue avec la terre natale, reconfigure cette poussière baroque qui est aussi celle de la terre chilienne. Ces souvenirs baroques sont également refaçonnés dans l'œuvre poétique d'Augusto Roa Bastos, par exemple dans le poème « *Invocación al polvo nativo* », prière à la poussière du Paraguay pétri de culture guarani : « *opaco pensamiento / de la tierra* », « *carne mía futura / polvo de los caminos, volandera / deidad*¹⁰ ». La poussière révèle aussi l'entre-deux mémoriel chez de nombreux poètes autochtones contemporains : à la fois absence et présence, elle incarne la disparition en même temps que la persistance de la mémoire. C'est ainsi que chez Ali Cobby Eckermann, poète australienne aborigène, la poussière est celle des os des enfants massacrés par la barbarie coloniale – « *Wildflowers won't grow / where bone powder / lies*¹¹ », écrit-elle dans le poème « *Wildflowers* » – mais c'est aussi la poussière du désert qui, tel un ruban, relie le « je » à sa terre natale, ou encore ces fantômes de poussière, spectres des guerriers aborigènes marchant sur le territoire des ancêtres : « *I see dust gather where ocean water ends / Dust ghosts climb onto the Land* », écrit-elle dans le poème « *Wallaroo*¹² ».

Dispersion d'une unité perdue, telle serait la *condition* de la poésie des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles et en somme la modalité sous laquelle la réalité s'offre désormais à elle. Sans doute l'analyse scientifique de la matière n'y est-elle pas étrangère, ainsi que le note Octavio Paz : « *La antigua materia, por su parte, perdió consistencia y fue [...] realidad, que se disemina sin cesar y sin cesar se reúne consigo misma. Si la materia se escindió en átomos y en partículas de partículas, ¿qué decir de la*

9. NERUDA Pablo, *Cien sonetos de amor* [1959] / *La Centaine d'amour*, édition bilingue, traduction de Jean Marcenac et André Bonhomme, Paris, Gallimard, 1995, p. 200. Traduction : « Poussière sur le blé, et sable sur les sables / l'eau errante et le temps, et le vent vagabond / nous emportaient tous deux comme graine embarquée », *ibid.*, p. 201.

10. ROA BASTOS Augusto, *Poetas reunidas*, éd. Miguel Ángel Fernández, Asunción, Editorial El Lector, 1995, p. 74. Traduction : « opaque pensée / de la terre », « ma chair future, / poussière des chemins, volante / déité », dans *Yñipyru et autres textes*, traduit de l'espagnol (Paraguay) et du guarani par Cécile Brochard et Joaquín Ruiz Zubizarreta, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littératures du monde », 2024, p. 112-113.

11. COBBY ECKERMANN Ali, *Love dreaming & other poems*, Newtown, Vagabond Press | Indigenous Australian Writing, 2012, p. 11. Nous traduisons : « Les fleurs sauvages ne pousseront pas / où la poudre des os / repose. »

12. *Ibid.*, p. 59. Nous traduisons : « Je vois la poussière se rassembler là où l'océan s'arrête / Des fantômes de poussière montent sur la Terre. »

conciencia?¹³. » Ce sens de l'éparpillement, de l'épars et du discontinu propre à l'ère moderne pourrait bien devenir « le signe d'une multiplicité impensable, la preuve de l'absurde », Jean-Pierre Richard l'analysant à l'aune « d'une intime cassure d'être¹⁴ ». Mais un renversement se fait jour au cœur de ces poétiques qui peuvent aussi déployer toutes les formes infimes de la matière : embruns, pollens, flocons ou graines, « [l]a dispersion devient semaison, l'éclatement éclat » et la poussière se fait aussi « principe dynamique de création¹⁵ ». Par sa volatilité, elle peut dans cette perspective interroger les territoires, tantôt signalant les résidus d'un ancrage à la terre perdue, tantôt inscrivant la poésie dans une forme de nomadisme, de refus de la territorialité.

La poussière, c'est peut-être enfin la poésie elle-même, du « Chant d'ombre » de Léopold Sédar Senghor, « [c]e chant constellé de l'éclatement des comètes chantantes¹⁶ », « aux mots en poussière rendus à ce qui scintille » pour André du Bouchet ou au « résidu [âcre] de ce brasier, de cette fumée, de ce jet de pierres vers l'autre¹⁷ » qu'est l'écriture poétique pour Jacques Dupin. En convoquant la poussière jusqu'à lui être consubstantielle, la poésie s'inscrirait-elle elle-même dans un statut frontalier propice à faire l'expérience d'un entre-deux, d'un travail du langage aux frontières entre composition et décomposition ? Présence paradoxale que celle de la poussière lorsque, s'allégeant jusqu'à l'infime, se vaporisant, la matière y bascule dans sa négation. L'exploration d'un état tangent et hybride, serait peut-être cela qui, précisément, occupe avant tout le poétique, et l'une des modalités de sa présence au monde. S'ouvre alors, autour de la poussière, tout un ensemble de questions, et d'abord celles de la discontinuité, de l'éclatement et de la dispersion – ces marques de la modernité –, dont on tentera d'explorer les incidences, tant ontologiques (qu'est-ce qu'écrire désormais sur fond de hasard ?)

13. PAZ Octavio, « Poesía y modernidad », in *América : Cahiers du CRICCAL*, n° 6, *Poésie hispano-américaine contemporaine : Vicente Huidobro et Octavio Paz*, 1989, [https://www.persee.fr/doc/ameri_0982-9237_1989_num_6_1_943], consulté le 31/08/2022. Traduction : « l'ancienne matière pour sa part a perdu consistance : elle est devenue [...] réalité qui se dissémine sans cesse et se réunit sans fin avec elle-même. Et si la matière s'est scindée en atomes et en particules de particules, que dire de la conscience ? » (« Poésie et modernité », in *Œuvres*, éd. Jean-Claude Masson, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 1144).

14. RICHARD Jean-Pierre, *Onze études sur la poésie moderne* [1964], Éditions du Seuil, coll. « Points », 1981, p. 103

15. COLLOT Michel, *Le Chant du monde dans la poésie française contemporaine*, Paris, Corti, coll. « Les Essais », 2019, p. 311.

16. SENGHOR Léopold Sédar, *Œuvre poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 42.

17. DUPIN Jacques, *Ballast. Contumace, Echancré, Le grésil*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2009, p. 129.

que phénoménologiques (qu'est-ce que faire l'expérience du poudroïement ou de l'interstice?) ou esthétiques (et si la poussière, parce qu'elle est infime, était cela qui peut « scintiller » et « illuminer », selon les mots d'André du Bouchet¹⁸?). Les contradictions sont au cœur de ce motif, et elles intéressent assurément la condition de la poésie des xx^e et xxi^e siècles.



C'est cette expérience singulière aussi bien esthétique qu'existentielle, offerte par la poussière, qu'interroge aujourd'hui le domaine des arts plastiques : une exposition intitulée *Le Cycle du rien : Poussière* s'est ouverte le 21 octobre 2023 à la galerie Duchamp à Yvetot, exposition qu'a évoquée l'émission Métaclassique du 18 octobre 2023 intitulée « Empoussiérer en musique et en esthétique contemporaine » ; en juin 2023 s'est également tenue une journée d'étude internationale « Poussière & création » organisée à l'université Paris 8, dans une perspective sensiblement ouverte aux ontologies non dualistes. En effet, la poussière déployée dans les productions artistiques invite à penser différemment notre place en tant que sujet, à déplacer notre regard en faisant surgir l'autre – le minuscule, le microscopique, le moléculaire. Ce vertigineux rapport au vide prend pleinement son sens dans notre monde actuel, extrêmement préoccupé par les bouleversements de l'environnement, et offre aux productions artistiques la possibilité de livrer l'expérience d'une autre manière de vivre ensemble, humains et non humains. Grâce aux arts plastiques qui ne dissocient pas la poussière de son expérience – celles de la porosité, du décentrement, de la métamorphose – nous percevons très concrètement ce que la matière pulvérisée, atomisée, contient de profondeur ontologique à l'ère de l'Anthropocène. Ce lien entre poussière et environnement était déjà au cœur de l'exposition « Poussière (*Dust memories*) », qu'a donnée le Fonds régional d'art contemporain de Bourgogne en 1998. François Dagognet, dans l'essai qu'il a produit pour le catalogue de l'exposition, analyse le basculement autour duquel ces œuvres contemporaines peuvent être appréhendées, et revient tout d'abord sur la poussière négative, industrielle, celle dont on ne peut se débarrasser et qui représente l'usure du monde : la poussière nous met en présence d'une sorte de poudroïement qui a perdu tout usage possible, qui ne permettra aucune réintégration, aucun recyclage. Mais parce que la poussière n'est là que pour elle-même, nous sommes face à la matérialité en elle-même et face aux qualités métaphysiques que Bachelard a si bien su décrire dans les *Intuitions atomistiques*.

18. « La poussière illumine. La montagne, faible lampe, apparaît. » (DU BOUCHET André, *Dans la chaleur vacante suivi de Ou le soleil*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1991, p. 172).

La richesse des contributions réunies dans ce volume fait dialoguer de manière féconde arts plastiques et poésie, qui partagent la conviction d'une irréductibilité de la poussière : irréductible parce qu'on ne peut la faire disparaître et qu'on ne peut en réduire le sens. Il s'agira donc de cerner la spécificité de la poésie dans l'approche de cet irréductible, et le sens que prend la présence prégnante, mais paradoxale, de la poussière dans les poésies françaises et étrangères des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles. Les contributions dialoguent les unes avec les autres et proposent un cheminement qui suit une courbe parfois spiralaire, repassant par des motifs et des notions (la dispersion, la destruction, la germination), pour mieux s'en ressaisir. Les actes de ce colloque¹⁹ ici rassemblés s'articulent autour de quatre temps dont les effets d'échos rendent plus sensibles encore la labilité, l'équivocité et la richesse de l'expérience que propose la poussière. Qu'il s'agisse d'une perspective ontologique, esthétique, politique, la poussière nous engage bel et bien à modifier notre perception et nos jugements esthétiques, et à découvrir ainsi un monde *autre*.

Ce monde *autre*, c'est d'abord celui de l'atelier d'artiste dans lequel la première partie nous invite à entrer. Consacrée au dialogue entre poésie et arts plastiques, cette partie intitulée « Poussières sculptées » envisage très concrètement la poussière dans toute sa matérialité : suspendue, déposée, nettoyée, la poussière s'y fait aussi bien résidu signalant la dégradation qu'empreinte du temps, trace mémorielle. Qu'il s'agisse de la poussière de l'atelier d'artiste de Giacometti, une poussière de plâtre ou d'argile qui révèle le rapport de l'artiste à la finitude (Thomas Augais), de la poussière de l'atelier d'Alexandre Hollan que Louise Warren, à l'inverse, associe étroitement à une pensée du vivant végétal (Marie Joqueviel-Bourjea) ou de l'empreinte d'une façade du Palais des Doges, « contre-monument » de poussière réalisé par l'artiste Otero-Pailos (Francesca Balsamo), la poussière engage une réflexion aussi bien éthique qu'esthétique. Ce monde *autre*, c'est aussi celui des géochronologues du Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement qui a inspiré l'écriture du recueil poétique *Téphra* d'Irène Gayraud.

La deuxième partie intitulée « Pulvérisations et survivances » explore les paradoxes des poussières, à la fois pulvérisations et germinations. Si la poussière est un éclat de matière, est-il possible de créer à partir d'elle? En 1964 déjà, dans la préface de son ouvrage capital, Jean-Pierre Richard analysait la simultanéité constitutive de la poésie moderne : reprenant la célèbre image de Pic de la

19. « Poétiques de la poussière, expériences des frontières », colloque organisé par Cécile Brochard (maître de conférences en Littérature comparée, Nantes Université, LAMO) et Anne Gourio (maître de conférences en Littérature française, université de Caen Normandie, LASLAR), tenu à l'université de Caen Normandie et à l'IMEC les 5 et 6 octobre 2023.

Mirandole, qui comparait la littérature à une échelle où, « tantôt nous descendons, déchirant l'unité avec une puissance titanesque, l'éparpillant, tel le corps d'Osiris, en de multiples fragments, et tantôt nous montons, avec l'énergie d'un Phébus qui rassemblerait ces fragments, les membres d'Osiris, au sein d'une unité nouvelle », il ajoutait : « L'échelle d'Osiris c'est bien la poésie moderne. Mais elle abolit la successivité de ce double tantôt : réunissant en un seul acte, celui de l'écriture, le geste de l'enfoncement éparpillé et celui du regroupement jailli²⁰. » La contradiction de ce double geste simultané nourrit assurément l'imaginaire de la poussière et les paradoxes de l'expérience qu'elle porte en elle, comme en témoignent les contributions de Martine Créac'h, Olivier Belin, Guochuan Zhang et Théo Fourmond-Lecoq.

Cette expérience de l'éphémère, de l'évanescence et du tâtonnement n'est pas sans conséquence sur le sujet lui-même : comment la mémoire subsiste-t-elle quand elle tend vers la cendre ou la poussière ? Quelles en sont les implications dans les relations entre poésie et mémoire ? La troisième partie, « Paysages émiettés, sujets pulvérisés », propose un parcours dans les poésies libanaise (Camille Lotz), française et italienne (Alix Borgomano, Héloïse Moschetto et Élise Tourte), et montre combien les espaces donnent forme aux consciences mais aussi aux corps. Le pays, le territoire, la terre natale disloquent autant le sujet qu'ils le recomposent, dans une oscillation entre pesanteur et légèreté que la poésie, profondément inscrite dans le monde, s'attache à rendre sensible.

Étudier l'état limite d'une matière qui bascule de l'être au non-être et explore les franges de l'absence, c'est enfin ouvrir l'interrogation métaphysique sur l'impalpable. À quels « lambeaux d'éternité » (Esther Tellermann) la poésie donne-t-elle accès ? À rebours n'est-ce pas aussi, dans « l'espace laissé par le retrait de l'aura²¹ », redonner toute leur place aux formes minimales de la matière et les préserver de toute sublimation ? Dans la quatrième partie, « Du visible à l'invisible », les contributions de Madeleine Brossier, Lydie Cavelier, Caroline Bérenger et Laure Ginestet nous font sentir au plus près des mots les effets de la poussière dans les poèmes de Philippe Jaccottet, Pierre Chappuis, Marina Tsvetaeva et Georges Schehadé, prouvant que s'y déploie avec puissance une véritable métaphysique poétique.

Les contributions qui forment cet ensemble mettent ainsi en dialogue l'Europe, l'Asie, le Moyen-Orient et l'Amérique du Nord : cette dimension internationale permet de rendre plus sensible encore l'articulation entre « poussières » et « frontières », sans cesse labiles, poreuses et insaisissables. Ces frontières, qui sont

20. RICHARD Jean-Pierre, *Onze études sur la poésie moderne*, op. cit., p. 9.

21. MATHIEU Jean-Claude, *Écrire, inscrire. Images d'inscriptions, mirages d'écriture*, op. cit., p. 614.

tout autant celles de l'être que celles des mondes, appellent de fait un nécessaire décentrement : décentrement du sujet poétique et de sa langue, mais aussi décentrement du regard qui rend possible, paradoxalement, une saisie de l'interstice dont la poésie restitue l'expérience fragile.